

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 32

Artikel: Histoire à dormir debout
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217397>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cautions, il serait beaucoup plus difficile de vendre ou d'acheter une vache, que l'industrie laitière s'en trouverait mal, que les socialistes feraient du tapage, et qu'à tout bout de champ on risquerait la grande révolution... Voyez encore un pasteur qui s'installe et fait visite à ses nouveaux paroissiens. Si d'emblée il leur parle des petits négres et de l'école du dimanche, il sera mal vu. On dira que c'est un homme qui n'a point de savoir vivre et les gens aimeront mieux se faire salutistes que d'aller l'entendre... Mais qu'il commence sagement par annoncer que le temps est beau et que c'est bien agréable, mais que, quoi qu'il n'y entende rien, il a l'impression qu'un peu de pluie serait bonne pour les pommes de terre, alors tout le monde jugera qu'il est un homme plein de bon sens et d'une grande intelligence, on se félicitera de l'avoir choisi, et on trouvera ses sermons admirables.

Peu de personnes seront surprises si je dis qu'il se fait beaucoup de mauvais mariages. Je n'hésite pas à ajouter que ce sont les mariages d'intérêt, arrangés par les parents, et que les bons, les mariages d'amour, sont presque tous issus d'une conversation commencée sous les auspices de la pluie ou du beau temps... Il y a quelques années, un jeune homme prenait chaque jour le train pour aller en ville, où était son travail, et une jeune fille prenait ce même train dans le même but. Ils se regardaient souvent du coin de l'œil, et chacun plaisait beaucoup à l'autre, mais, ne se connaissant ni d'Eve ni d'Adam, ils ne savaient comment s'aborder... Un jour d'avril qu'il faisait de continues averses de grésil et de neige fondue, le jeune homme entra dans la salle d'attente en se couvrant son manteau. Il rencontra le regard de la jeune fille :

— Quel vilain temps ! mademoiselle ! fit-il.

Elle ne put qu'approuver, ils se mirent à causer, montèrent dans le même wagon, et firent de même les jours suivants. Ils s'aperçurent qu'ils se convenaient, et se marièrent l'année suivante. A présent, ils sont heureux et ils ont beaucoup d'enfants... Par ce temps de dépopulation, n'est-ce pas bien heureux ?...

Tout le monde sait l'histoire de ce pauvre garçon qui, s'étant creusé la cervelle pour trouver quelque chose à dire à sa danseuse, finit par lui demander :

— Mademoiselle, aimez-vous le fromage ?

Eh bien, sans la précieuse ressource de la pluie et du beau temps, il y aurait quantité de garçons ainsi embarrassés devant leur danseuse, les bals deviendraient quelque chose de tellement ennuyeux que les jeunes filles n'y voudraient plus aller, en conséquence elles ne trouveraient plus de mari, et le pays se peuplerait de vieux garçons et de vieilles filles... Eh ! quelle horreur !

Et quand les gens, en passant, ou bien aux mises, aux foires, au marché, ne pourront plus échanger un mot sur le temps, qu'arrivera-t-il ?... Ils cesseront de se parler, se regarderont de travers, se méfieront les uns des autres et il n'en résultera rien de bon pour la société entière... S'il y a, parmi les lecteurs de ce journal, un grand savant en train d'inventer la machine à faire la pluie et le beau temps, je le conjure, par amour pour l'humanité, de renoncer à son projet, malgré la gloire qu'il lui apporterait. Et qu'il nous laisse en paix conjecturer, tapoter le baromètre, et dire : « Quel beau temps ! » quand le ciel est d'azur, et : « Quel vilain temps ! » quand l'eau tombe à fil, et qu'on ne mettrait pas un chien à la rue. Non, qu'on ne nous prive pas d'un plaisir si légitime et si peu coûteux.

J.-L. Duplan.

Pierrot (3 ans) est en séjour chez sa grand-maman. Le soir, avant de se mettre au lit, il regarde par la fenêtre et voit la lune. Puis il regarde par l'autre fenêtre et voit de nouveau la lune.

— Ah ! fait-il, ravi, ici, il y a deux lunes ! chez mon papa, il n'y en a rien qu'une.

Le caporal à un soldat :

— Non, mais ce que vous êtes bête !... Sont-ils tous aussi bêtes que ça, chez vous ?

Le soldat, exclamatif :

— Oh ! encore bien plus !... Il y a mon frère qui est caporal !

L'ORIGINE DE „TUE LE VER“

Quand on rentre dans un café et que l'on entend l'expression : « tue le ver », nul n'en suppose l'origine.

L'origine en est aussi ancienne qu'amusante.

« Audict an 1519, en juillet, mourut subitement Mademoiselle, femme de M. de la Pernade, l'un des maîtres des reguestes du Roy. Dont elle fut ouverte, il luy fut trouvé un ver en vie sur le cœur, qui luy avait percé le cœur. Et lors, fut mis sur le cœur du médrigal antidote en usage à cette époque pour le faire mourir ; mais il n'en mourut point. Puis y fut mis du pain trempé en vin, dont incontinent le dict ver mourut. Porquoys il ensuy qu'il est expedient de prendre du pain et du vin au matin, au moins en temps dangereux, de peur de prendre le ver. »

Et par dérivation nous continuons de tuer le « verre ». — L. M.

A l'école. — Quel est le pluriel de « enfant » ?

— Jumeaux ! monsieur, s'écrie une des fortes têtes de la classes.

Entre amis. — Ma femme est malade.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Je ne sais pas, elle pleure toute la journée.

— Mais alors elle a une pleurésie !



CANTIQUE HELVÉTIQUE

dédié aux carabiniers et chasseurs des 22 cantons.
Paroles de P. Corsat. — Musique de L. Sabon.

I

*La trompette sonne le réveil.
Carabiniers, vite à vos armes,
Levez-vous, soldats, citoyens ;
Un Roi nous dit : soyez gendarmes ;
L'honneur, soyez républicains.
Repoussons l'ordre téméraire
Qui nous dit de nous avilir :
Mieux vaut succomber dans la guerre,
Que d'exister pour obéir.*

Chœur.

*De nos cités, de nos campagnes,
Soldats courrons sur nos montagnes,
Où la patrie en armes nous attend
Pour nous sauver de l'infamie
Que le danger tous nous ralle,
S'il le faut, périssions noblement.*

II

*Voici le jour où la patrie
Aux ordres d'un fer agresseur
Loin de céder, se lève et crie :
Faut-il tomber sans défenseurs ?
Qu'un même danger nous ralle,
Qu'il ranime notre fierté ;
Et s'il faut la voir asservie
Tombons avec la Liberté. (bis).*

III

*Soyons dignes de nos ancêtres
Dieu seul doit nous voir à genoux ;
Comme eux nous combattrons des maîtres,
C'est leur Dieu qui veille sur nous.
A l'avilissant esclavage,
Préférions un noble trépas,
Et que son funeste présage,
Nous emporté seul aux combats.*

IV

*Chasseurs ! servez-nous de modèles !
Chargez votre arme au coup mortel.
Qu'à l'étranger elle rappelle
La flèche de Guillaume Tell ! !
Et s'il le faut sur la frontière
Des vaincus être tous vengeurs,
Laissons un vaste cimetière
Aux ennemis s'ils sont vainqueurs.*

Chœur.

Cette « cantate » fut composée en 1838, lors de l'affaire Louis-Napoléon.

HISTOIRE A DORMIR DEBOUT



EST un brave homme que le pasteur Bilion, malheureusement, c'est le plus distrait des humains.

Il lui est arrivé dernièrement la drôle aventure que voici : Ce digne ministre devait s'entendre avec ses conseillers de paroisse pour organiser la collecte des incurables. Afin d'être sûr de trouver son monde à la maison, il profita d'un après-midi gris et pluvieux pour aller trouver ses conseillers. Il arriva d'abord chez M. Félix, l'asseur, et laissa son parapluie dans le corridor. En s'en allant, il se trompa et prit le parapluie de M. Félix au lieu du sien.

Puis le pasteur alla chez un second conseiller, M. Béboux, où il ne s'attarda pas, mais en partant il laissa son parapluie qu'il avait échangé chez M. Félix et emporta celui de M. Béboux.

S'il eût été moins distrait, le pasteur Bilion n'aurait pas, en quittant un troisième conseiller, M. Rouge, emporté le riflard de celui-ci en lui abandonnant celui de M. Béboux, lequel se trouvait comme on sait, propriétaire du robinson de M. Félix, lequel, vous ne l'ignorez point, détenait le parapluie de M. Bilion.

— Mais, mon ami, ce n'est pas là ton parapluie, dit à son mari madame Bilion quand celui-ci revint à la cure, sa tournée terminée.

— Tu crois chère amie ? Ça se peut bien, j'ai échangé le mien chez un paroissien.

— Mais chéri, que tu es distrait !... te souviens-tu au moins chez qui tu as fait l'échange ?

— Ma foi je n'en sais rien. Voyons, je suis allé chez M. Béboux, chez M. Rouge et chez M. Félix, mais j'ignore chez lequel de ces messieurs j'ai fait le changement.

— Il faut, dit madame la ministre, envoyer la domestique échanger ce parapluie, le tien était en soie et tout neuf, tu l'avais acheté pour aller au dernier Synode, ce serait bien dommage qu'il fût perdu.

Et la servante, portant le meuble échangé, s'en fut chez un de nos trois conseillers, au hasard de ses pas qui la conduisirent au logis de M. Béboux.

— Vous n'avez des fois pas, par hasard, le parapluie de Monsieur, dit la servante à madame Béboux.

— Je ne sais pas, est-ce celui-ci ?

La brave servante ne reconnut pas le parapluie de son maître dans le riflard qui lui fut présenté. Ce qui n'est pas étonnant puisque c'était celui de M. Félix.

Elle alla chez M. Félix et y retrouva le parapluie de M. Bilion, mais M. Félix ne reconnut pas le sien dans celui que la domestique tenait puisque c'était celui de M. Rouge.

Emportant les parapluies, la servante retourna chez M. Béboux.

— Est-ce celui-là ? dit-elle en montrant le regenschirm de M. Rouge.

— Non, fit M. Béboux, qui possédait toujours le parapluie Félix.

Nouvelle course de la servante chez M. Rouge, lequel reconnut alors son riflard dans un de ceux qui lui furent présentés et rendit celui de M. Béboux.

La servante abandonna à M. Rouge son propre parapluie, qui rendit en échange celui de Béboux.

La servante laissa donc son parapluie à M. Rouge et retourna chez M. Félix qui ne reconnaît pas son parapluie puisque c'était celui de M. Béboux, et il fallut que la pauvre fille, portant toujours les robinsons Bilion et Béboux, retourne chez ce der-

nier où elle retrouva le parapluie Félix. Enfin elle alla chez M. Félix pour lui rendre son riflard, où elle retrouva le parapluie de M. Bilion, qu'elle apporta glorieusement à la cure où elle fut reçue avec joie.

Et voilà le récit des aventures du parapluie pastoral fini.

(C'était le moment. *Réd.*)

Questions de vue. — Tout borgne que je suis, je vois plus que vous.

— Ah ! ça c'est pas prouvé.

— Si, car moi je vous vois deux yeux, tandis que vous ne m'en voyez qu'un.

Un pasteur de village, un professeur et un négociant lausannois étaient en excursion dans la campagne vaudoise. Arrivant à un carrefour, ils ne savaient quel chemin prendre. Ils s'adressent à un paysan qui les met sur la bonne voie et les accompagne un moment.

— Dites-moi, fait le pasteur au campagnard, vous n'étiez pas à mon sermon, dimanche. Pourquoi ?

— C'est que, je vous dirai, Monsieur : Je ne suis pas de votre paroisse.

Et le professeur et le négociant de rire. *F. R.*



BOITE AUX LETTRES

Monsieur P. V., à Goumoëns-le-Jux. — Ne savez-vous donc pas qu'outre les fauteuils portant son nom, Voltaire est aussi connu comme auteur du dix-huitième siècle, qui fit de la prose et des vers généralement très appréciés.

Madame Augusta M. maîtresse de pension, à Vevey. — Le « Conte » ne donne des recettes de cuisine, plus ou moins économiques, que lorsqu'il est à court de copie. Cependant, nous vous conseillons, lorsque vous n'avez pas assez de morceaux de viande à offrir à vos pensionnaires, de les couper en deux (des morceaux bien entendu, non pas les pensionnaires !)

Mademoiselle X., à Vugelles. — C'est triste à votre âge d'être déjà rhumatisante et de souffrir de douleurs dans les membres inférieurs. Consultez un médecin. Le bureau du « Conte » n'est pas une polyclinique ; mais peut-être portez-vous des robes trop courtes et des talons trop longs ? Essayez le contraire.

Madame V., aux Croisettes. — Un moyen pour maigrir, et à votre disposition encore : prenez tous les soirs le tram du Jorat qui part du Tunnel à 18 h. 26.

Monsieur T., à Clarens. — Ne soyez pas si superstition, nous sommes au vingtième siècle, vous pouvez sans crainte être treize à table, à moins... qu'il n'y ait à manger que pour neuf.

Mademoiselle Valentine T., à Lausanne. — Le « Conte », tout en vous remerciant de la confiance et ne vous connaissant pas personnellement, est très embarrassé pour vous conseiller. Nous sommes partisans de la jupe courte et de la jupe longue, ça dépend d'une jambe plus ou moins bien faite.

I. J., étudiant en théologie, Lausanne. — Vous allez un peu fort, on peut très bien dévorer des yeux une jolie personne sans être pour cela anthropophage !

Monsieur R., à Bex. — Essayez, pour éviter les moustiques, puisque vous dormez avec les fenêtres ouvertes, de laisser une lumière près de la fenêtre de la chambre où couche madame R. et vous dormez dans une autre !

Au tribunal. — Le Président au prévenu :

— Vous n'avez pas honte ! voler deux lapins, le père et la mère avaient des petits encore !

— Monsieur le Président, je... j'avais l'intention de les adopter !...



5 LE PONT DU TORRENT

(Suite.)

Marie lui prit la main. En cet instant, sa mère, qui avait tout entendu, entra :

— Embrasse donc ton frère, Marie !

Non sans rougir, elle donna à Paul un baiser fraternel...

— Eh bien, Paul ! seriez-vous ingrat... Embrassez aussi votre sœur !...

M. d'Andilly ouvrit la porte et dit à son jeune ami :

— Nous partons demain, Paul, mon cher Paul ! et nous vous écrirons... Comptez sur nous ! Qui sait ? Quelque heureuse circonstance nous réunira peut-être encore !

— Continuez à étudier; jeune arbre en fleurs, vous rapporterez des fruits en leur saison ! Voici quelques ouvrages d'histoire et de géographie, un atlas et un souvenir d'un artiste qui vous aime comme son propre fils.

Paul poussa une exclamation de joie en voyant un tableau représentant la famille du peintre et où il avait aussi sa place. Marie souriait...

Un dernier serrement de mains, un dernier regard, un dernier adieu, et Paul rentra dans la maisonnette, au moment où la lune se levant sur l'Argentine semblait lui dire : « Bon espoir ! »

VII

Plusieurs semaines s'écoulèrent. L'hiver avait jeté son vieux manteau sur la vallée et... au bruit du vent tremblent les toits rustiques. Un soir, Jeanne filait, auprès du poêle, à la lueur d'une lampe grossière suspendue au plafond. Paul donnait une leçon de géographie à son frère.

— Tu vois ce beau pays, au-delà de nos montagnes, qui a la forme d'une botte... C'est la belle Italie !

A ce nom, la mère soupira tristement.

— Pauvre enfant ! fit-elle, tu sais par cœur ce pays, si souvent tu en parles ! et je te comprends.

— Moi aussi ! ajouta Pierre avec un sourire malicieux... Mad... Marie y demeure !

— Tais-toi ! fit sévèrement la mère Jeanne.

Que de fois elle avait vu Paul regarder, à la dérobée, le tableau suspendu sous le petit miroir ! « Pauvre enfant ! se disait-elle, tu es souvent triste, j'en devine la cause ; mais, comme moi, tu sais que le montagnard ne peut pas toujours cueillir la fleur qui parfume un coin de rocher. » Ces paroles exprimaient plus ou moins la pensée de Jeanne.

VIII

— Une boîte ! mère Jeanne, s'écria un voisin, la veille de l'an. Quel événement !

Mme d'Andilly avait choisi des cadeaux charmants et appropriés aux besoins de la famille. Au fond de la boîte, comme dans celle de Pandore, se trouvait l'espérance, sous la forme d'un pli à l'adresse de Paul. Comme le cœur lui battait. Une pièce d'or brillait au coin de la naïve et charmante missive de Marie, que des fleurs parfumaient.

— Pensez souvent à moi ! disait encore l'aimable jeune fille ; frère et sœur doivent s'aimer toujours ! Mon cher Gryon est couvert de neige, mais ici, au bord du golfe de Naples, le printemps commence. Ces fleurs vous le disent : elles parfument mon petit jardin. Soignez-les comme moi l'ancolie bleue ! Quel souvenir ! Achetez des livres, Paul !... Ayez foi de cette « bonne étoile » dont nous avons parlé quelquefois ! J'ai aussi la mienne, mais elle se lève maintenant sur les flots de la mer ; elle me semblait plus belle quand elle brillait sur l'Argentine ! Ecrivez-nous ! La santé de mon excellent père nous inquiète beaucoup. Espérons ! « C'est le mot de la vie ! » Quand nous

reverrons-nous ? Adieu, mon cher Paul ! Votre affectionnée,

Marie.

Il est des heures bénies, et cette heure allait marquer dans l'existence du jeune montagnard.

Quel heureux jour de l'an sous le toit de la mère Jeanne ! Paul avait dix-sept ans, mais *Paul et Virginie* eurent plus d'attrait pour lui que le bal de la « Jeunesse ». Les lettres qu'il écrivait faisaient juger du fruit de ses lectures : style, orthographe, pensées poétiques, rien n'aurait fait soupçonner l'origine de l'auteur. « Vouloir c'est pouvoir. » Il n'est point de mobile plus puissant que l'espérance d'atteindre un but désiré pour faire de grandes choses ! Celui qui ne désire rien ne fait rien !

IX

Le pasteur n'ignorait pas le goût de Paul pour l'étude : il avait été son meilleur catéchumène. Aussi, ce digne serviteur de Dieu, s'était fait un vrai plaisir de lui donner des leçons de calcul, de composition, etc. Jusqu'en 1833, à la fondation de l'Ecole normale, nos écoles primaires, à quelques exceptions près, ne remplissaient guère leur but. Qu'exigeait-on du régent ? Une écriture de notaire, une voix à faire trembler les vitres du temple et une « poigne » à en revendre à certains préfets. Ma grand'mère nous disait que le pasteur de B. avait dit au régent :

— A quoi bon apprendre à écrire aux filles ! Pour barbouiller des billets doux !

Chaque année, une boîte de nouvel-an ramenait de douces heures dans un certain foyer.

Le temps se passait et Paul avait vingt-et-un ans. M. le pasteur lui prêtait le *Journal helvétique*, modeste et seule gazette du canton de Vaud !

Le nom de Bonaparte se popularisait. Les récits héroïques de la première campagne d'Italie enflammèrent les jeunes imaginations, et le goût du service militaire, à l'étranger, attira une foule de jeunes gens sous le drapeau brillant de la France.

— Les filles, disait encore mon excellente grand'mère, faisaient peu de cas d'un amoureux qui n'avait pas fait « ses quatre ans ».

Paul avait la fièvre.

— Mère ! dit-il un jour qu'il venait de relire le journal, Pierre soignera notre petit bien, je désire m'engager !

Jeanne s'attendait depuis longtemps à une pareille proposition.

— Tu veux tenter la fortune, fit-elle, les yeux humides, et te rapprocher, si possible ! de quelqu'un.

— Rien de caché pour le cœur d'une bonne mère ! ajouta Paul vivement, la physionomie animée.

— J'espére t'écrire dans quelques années, comme César, un grand guerrier romain : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vécu ! »

— Ma bénédiction te suivra partout, ajouta en pleurant la bonne Jeanne, et Dieu bénit toujours les enfants aimant et respectueux !

Le IVme régiment compta un beau soldat de plus et, sans doute, un des plus braves !

F. Oyex-Delafontaine.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine « Un fameux lascar » 4 actes d'aventures tragico-comiques, avec William Russell et Hélène Perroy, deux artistes spécialistes de ce genre de films ; et « La petite merveille », 3 actes modernes et dramatiques, avec la gracieuse miss Shirley Mason, une nouvelle étoile. A chaque spectacle, le « Gaumont-Journal » et le « Pathé-Revue », actualités et magazine cinématographiques. Dimanche 13, matinée dès 8 1/2 heures. Tous les jours, matinée à 3 heures et à 8 1/2 heures. Téléphone 29.39.

Noblesse
vermouth délicieux

SE BOIT GLACE G. 462 L

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.

J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.